Articuler traduction et traductologie

Un défi à relever dans une formation universitaire professionnalisante

Valérie BADA
Université de Liège, CIRTI
Céline LETAWE
Université de Liège, CIRTI

https ://doi.org/10.17184/eac.8011

Résumé : L'article se penche sur les modalités d'insertion de la traductologie (en tant que discours théorique sur la pratique de traduction) dans le programme de la filière de Traduction à l'Université de Liège. L'introduction de la traductologie s'inscrit dans des cadres institutionnels spécifiques, parmi lesquels les référentiels de compétence, les contraintes propres aux programmes de cours et la tension entre deux conceptions de la formation qui se côtoient au sein de la filière. Entrainement à la traduction et discours scientifique s'articulent selon deux visions complémentaires (et parfois concurrentes) : la formation professionnalisante d'un côté, guidée essentiellement par les attentes de terrain, et la formation à la réflexion scientifique de l'autre, discours critique éloigné des contingences du marché, et qui se doit de garder une certaine distance par rapport à toute visée utilitariste.

Mots-clés : traductologie, théorie, pratique, référentiels, utilitarisme, abstraction, réflexivité, savoir critique

Abstract: This article examines the introduction of translation theory (critical discourse on translation practices) into the curriculum of the Department of Translation Studies at the University of Liège. The teaching of translatology takes place within specific institutional frameworks including competence frames of reference and standards, curriculum constraints, and the tension between two coexisting training conceptions within the department. Theoretical and practical training in translation is articulated according to two complementary (and sometimes competing) objectives: on the one hand, professional training, which is primarily guided by market expectations, and on the other, the understanding and construction of critical discourses, which must remain distant from market contingencies and aloof from any utilitarian aim.

Keywords: translation theory, translatology, translation practice, frames of reference, utilitarianism, reflexivity, critical discourse

Introduction

Avant de nous pencher sur quelques dynamiques pédagogiques mises en place pour articuler théorie et pratique dans la formation que nous assurons depuis quinze ans, il est utile de préciser le contexte dans lequel nous travaillons au sein de la filière en traduction et en interprétation de l'Université de Liège. Nous sommes en effet soumises à des contraintes diverses, parmi lesquelles les référentiels de compétence, les contraintes propres aux programmes de cours et la tension entre deux conceptions de la formation qui se côtoient au sein de la filière. En effet, la formation professionnalisante est guidée essentiellement par les attentes de terrain alors que la formation à la réflexion scientifique propre à la Faculté de Philosophie et lettres, plus éloignée de ces contingences, se doit de garder une certaine distance par rapport à toute visée utilitariste et repose sur la constitution de discours critiques, dans lesquels s'inscrit la traductologie.

1 Les référentiels de compétences

La filière en traduction et en interprétation de l'Université de Liège a été particulièrement attentive aux référentiels de compétence. En effet, ces derniers guident l'élaboration et les révisions régulières de nos programmes tout comme ils entrent en ligne de compte lors des processus d'évaluation tant internes qu'externes comme l'évaluation par l'AEQES (« Agence pour l'Évaluation de la Qualité de l'Enseignement Supérieur » en Fédération Wallonie-Bruxelles) ou par le réseau EMT (European Master's in Translation).

Au niveau européen, l'EMT propose, dans son référentiel, cinq « domaines de compétence majeurs » : langue et culture ; traduction ; technologies ; personnel et interpersonnel ; prestation de services. Le domaine « traduction » inclut, parmi 14 compétences listées que doivent acquérir les étudiant.es au terme de leur formation, la capacité d'« analyser et justifier le[ur]s solutions et choix de traduction, en utilisant le métalangage approprié et en mettant en œuvre des approches théoriques adéquates »[1] (point 10). La traductologie dans le sens d'un faisceau identifié de métadiscours critiques sur une pratique est donc explicitement citée comme l'une des compétences essentielles, même si l'introduction de ce document précise que « [c]e référentiel ne prétend pas fournir une description ou un modèle exhaustifs de tous les savoirs, compétences et aptitudes que les diplômés en traduction devraient acquérir. Il ne comprend, par exemple, pas le savoir théorique ou les aptitudes générales de recherche qui font partie intégrante de nombreux programmes d'études supérieures en traduction. »[2]

Le référentiel de compétences de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour le Master en Traduction et en Interprétation[3] mentionne des compétences linguistiques, interculturelles, thématiques, mais aussi des compétences cognitives (« mobiliser les savoir-faire théoriques et pratiques propres à la traduction »), dont fait partie une compétence en lien avec la traductologie : « Prendre conscience des techniques de transposition à

[1] https://commission.europa.eu/system/files/2022-11/emt_competence_fwk_2022_en.pdf
[2] Ibidem
[3] http://www.aeqes.be/documents/ATTraductionInterprétation.pdf
Il est important de spécifier qu'en Fédération Wallonie-Bruxelles, les études en traduction s'inscrivent dans un cycle universitaire de 300 crédits (180 en bachelier et 120 en master)

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

partir d'éclairages théoriques ». La théorie est invoquée ici comme outil au service de la pratique.

2 Les contraintes propres aux programmes de cours

À l'Université de Liège, après une réforme des programmes en 2018, un cours d'introduction à la traductologie a été introduit en bachelier (cinq crédits soit 30 heures en troisième année de bachelier). Auparavant, les étudiant.es n'avaient que quelques heures d'histoire de la traduction en bachelier et commençaient réellement la traductologie (tant dans une perspective historique qu'appliquée) en master.

En master, les étudiant.es suivent désormais 30 crédits soit 240 heures de « théorie et pratique » (120h dans chacune des deux langues étudiées). Sur l'ensemble du programme, 35 crédits soit 270 heures peuvent donc être consacrés à l'articulation traduction-traductologie (sur un total de 300 crédits, soit plus de 10 %).

Il faut également noter que la traductologie occupe une place importante dans l'évaluation en master. Outre les commentaires de traduction demandés par plusieurs enseignant.es dans le cadre de leurs cours, le travail de fin d'études, qui représente 15 crédits, est soit composé d'une traduction et d'un commentaire, à poids égal dans la note finale, soit d'une recherche (qu'elle repose sur une enquête de terrain ou sur une étude dans le domaine de la lexicologie ou de la retraduction par exemple). Nous reviendrons plus loin sur cet écart entre l'exigence théorique du TFE et le contenu de la formation.

3 Différentes conceptions de la traductologie

Si la traductologie est bien ancrée dans nos programmes, reste à voir ce que l'on entend réellement par traductologie et comment pratique et traductologie sont articulées au sein d'une formation spécialisée et professionnalisante.

Jean-René Ladmiral distingue plusieurs modes de discours traductologiques :

a) La traductologie normative ou prescriptive : « une préhistoire de la théorie de la traduction. On y agite de grandes idées générales, on nous tient un discours métaphorique et 'impressionniste', et en général on propose, de façon plus ou moins explicite, des recettes empiriques sur ce que doit être une bonne traduction » (Ladmiral 2010 : 7-8).

b) La traductologie descriptive : « à dominante linguistique et relevant d'une approche contrastiviste qui procède à l'analyse critique et comparative de traductions […] au regard du texte original » (Ladmiral 2011 : 55), selon l'auteur, peu utile pour la formation des étudiant.es (sauf pour la formation linguistique bien sûr)

c) La traductologie scientifique ou inductive, qui « entreprend d'étudier les processus mentaux […] à l'œuvre dans le cours de l'activité traduisante » (Ladmiral 2011 : 56), selon lui pas (encore) opérationnalisable

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

d) La traductologie productive, dont Ladmiral se réclame, qui s'intéresse à la traduction en tant que *processus* et reste « de plain-pied avec l'expérience de la pratique traduisante » (Ladmiral 2011 : 58).

Pour Ladmiral, « la traductologie ne s'autorise que de son rapport à la pratique » (Ladmiral 2011 : 61). D'ailleurs déjà dans son ouvrage de 1979 *Traduire : théorèmes pour la traduction*, les « théorèmes » sont des « acquis théoriques que l'on peut retirer de disciplines comme la linguistique pour conceptualiser les aléas de la pratique traduisante » (Ladmiral 1979 : 203). Dans la préface, il pose la question « À quoi ça sert la traductologie ? » et répond :

> Ça peut servir à porter remède (aux) difficultés de traduction […] le traducteur aura besoin d'objectiver le problème auquel il se trouve confronté, de le conceptualiser et même tout simplement de le verbaliser, pour prendre le recul nécessaire à partir duquel il devra trouver une solution […] traductologie 'productive' […]. Il s'agit moins de produire et d'accumuler tout un savoir sur les divers aspects de la traduction que de mettre en place le discours d'une culture traductologique, grâce à laquelle celui qui traduit soit mieux à même de faire ce travail réflexif. (Ladmiral 1979 : XX).

L'opposition entre pratique et théorie n'est d'ailleurs apparue en traduction que dans les années 1960, quand la traduction est entrée à l'université. Avant cela, les théoriciens (Cicéron, Saint-Jérôme, Luther, Schleiermacher…) étaient *aussi* des praticiens. L'interdépendance entre la professionnalisation d'une pratique, l'enseignement universitaire et l'élaboration d'un discours critique suscite ainsi les questionnements sur la place de la théorisation tant dans l'évolution pragmatique, sociale et économique de la traduction que dans le développement de sa didactique. Ainsi, Henri Meschonnic articule-t-il en 1999 dans *Poétique du traduire* cette connexité : « La traduction s'est professionnalisée. Elle s'enseigne » (Meschonnic 1999 : 53). Il affirme que « la pratique, c'est la théorie » (58), fusionnant ainsi le « traduire » et ce qu'il nomme la « poétique » (plutôt que traductologie) dans une même « pratique » du discours qui intègre alors sa propre « théorie du langage » (61, 71).

On retrouve ce lien entre théorie et pratique chez Michel Ballard, qui affirme en 1995 que pour « renouveler l'enseignement de la traduction, [il faut le] dot[er] d'une méthodologie propre ». Il précise que cette « renaissance » de la didactique de la traduction « vise à faire de la traduction un acte pédagogique et intellectuel plus complet », notamment par le biais d'un entrainement au « commentaire [de traduction] » conçu comme une démarche pédagogique et théorético-pratique [qui] précède et accompagne la traduction ». (Ballard 1995 : 241)

Selon Ladmiral et Ballard, la traductologie serait donc une application de principes ou d'observations théoriques à une pratique traduisante, que celle-ci se fasse en amont ou en aval. Que ce soit sous forme de commentaires de traduction ou de réflexions *a posteriori* ou *a priori*, la traductologie appliquée n'est légitimée dans le contexte didactique que lorsqu'elle nourrit le terreau traductif. Cette vision utilitaire de la traductologie est-elle compatible avec l'esprit universitaire, et particulièrement avec celui

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

qui, au sein de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, s'attache à développer un discours critique détaché des contingences professionnalisantes pour se déployer dans toute sa complexité métaréflexive ? Dans le contexte universitaire, cette autonomie de la théorie par rapport aux pratiques traductives est, nous semble-t-il, légitime, au risque d'actualiser l'image des chercheur.ses dans leur tour d'ivoire sans contact avec le réel, les contingences et les évolutions du terrain.

Dans le référentiel de compétences en traduction de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la traductologie n'est mentionnée que comme un instrument de « prise de conscience des techniques de transposition à partir d'éclairages théoriques. »[4] Les théories de la traduction ne serviraient qu'à observer et à améliorer une pratique et seraient donc cantonnées au rôle de substances adjuvantes à l'acte traduisant. Une vision *in fine* très utilitariste de la théorie, qui puiserait alors son unique vertu dans l'application qu'elle suscite pour renforcer la qualité des productions. Et comme ces théories sont multiples et contradictoires, elles participent de l'hétérogénéité des pratiques et démarches de traduction dans les divers champs que celle-ci occupe.

4 Le discours scientifique métaréflexif

Nous souhaiterions ajouter une cinquième catégorie à la typologie proposée par Ladmiral : le discours scientifique métaréflexif autonome, qui ne s'appuie pas exclusivement sur une pratique même s'il peut la nourrir. Le développement d'un savoir critique qui puiserait dans les complexités de la réflexion conceptuelle, notamment interdisciplinaire, voire le développement d'un discours critique qui influencerait la pratique traductive. Le développement très rapide des nouvelles technologies appliquées à la traduction nous semble, par exemple, ouvrir la voie à une réflexion anticipative qui puiserait dans des champs transdisciplinaires tels que la philosophie ou encore l'écologie pour émettre des hypothèses sur cette évolution.

Qu'en est-il de ce débat au sein de notre filière de traduction, dont le personnel est composé tant d'académiques docteur.es, de personnel scientifique que de traducteur.rices professionnel.les (qui donnent essentiellement des cours de traduction spécialisée) ?

Le concept même de « traductologie » y est perçu de façons diverses. Plusieurs visions cohabitent, non sans tensions. Les théories descriptives issues de la linguistique contrastive (on pensera aux travaux de Vinay et Darbelnet, de Chuquet et Paillard ou de Delisle, que nos étudiant.es abordent dans le cadre de cours de pratique de la langue et de pratique de la traduction en bachelier) font-elles partie de la traductologie ? Certain.es collègues plaident pour une vision métaréflexive de la théorie loin du discours prescriptif, normatif : un exercice intellectuel de réflexion dans le champ purement théorique parfois accompagné d'un discours critique et comparatiste sur ces théories. Entre ces deux conceptions, d'autres collègues ont recours à la théorie appliquée pour résoudre des problèmes concrets rencontrés lors de traductions collectives – une vision opérative de la traductologie chère à Ladmiral. Et d'autres collègues encore voient dans la lecture commentée de textes théoriques une opportunité de préparer

[4] https://aeqes.be/documents/ATTraductionInterpr\%C3\%A9tation.pdf.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

les étudiant.es à la méthodologie de la recherche appliquée lors de la rédaction de leur travail de fin d'études.

À la multiplicité des théories de la traduction répond donc une hétérogénéité des épistémologies voire ontologies de la traductologie. Ces divergences de vision mènent à des didactiques différenciées de la traductologique au sein de nos cours.

Nous en revenons donc à cette opposition constitutive soulignée plus haut entre *utilitarisme* d'une part (traductologie technique, productive, induite par l'observation de terrain) et *abstraction* de l'autre (traductologie conceptuelle, bien souvent métaréflexive et qui permet d'affiner et de complexifier le regard posé sur le monde et l'esprit humain).

Les tenants de l'utilitarisme traductologique soutiennent que tout dans la formation doit servir la pratique. D'ailleurs, contrairement à toutes les autres filières de notre faculté, la nôtre ne permet ni de suivre une mineure en bachelier (la traduction reste l'unique discipline étudiée), ni de travail de fin de cycle à la fin du cycle de bachelier.

En revanche, pour les défenseur.ses de la réflexivité et de la métaréflexion propres aux savoirs critiques universitaires, la formation ne laisse pas suffisamment de place à l'analyse conceptuelle à partir de textes théoriques et, surtout, ne favorise pas suffisamment la réflexion abstraite sans nécessaire retour à la pratique.

Nous voyons là sans doute l'une des possibles contradictions de notre formation universitaire : nous exigeons dans le travail de fin d'études une capacité de recherche, de sélection de sources théoriques et une faculté d'analyse conceptuelle qui ne sont véritablement introduites qu'à partir du master. En effet, en bachelier, la maîtrise linguistique (en deux langues étrangères et en français) reste l'objectif d'apprentissage principal. La traduction ne se cantonne certes pas à une méthode d'apprentissage des langues, elle est aussi enseignée en tant que pratique autonome, mais elle n'est pas systématiquement présentée comme une activité en contexte, et l'arsenal théorique qui l'accompagne se limite souvent aux approches descriptives normatives (Delisle, Vinay et Darbelnet, Meertens par exemple).

Les pratiques pédagogiques reflètent en quelque sorte l'histoire de la traductologie : d'abord le tournant linguistique (apprentissage des procédés et procédures, approche contrastive), puis, au terme de trois années de formation, l'initiation aux multiples dimensions de la réflexion traductologique. Ce qui explique le problème souvent rencontré dans les travaux d'étudiant.es qui tentent une conceptualisation de leur démarche de traduction *a posteriori*, une observation théorique principalement sur le produit et parfois un peu sur le processus, mais très peu de réflexion théorique avant de traduire, et encore moins de réflexion distanciée de leurs exercices pratiques de traduction.

Comment, dès lors, construire une réflexion qui accompagne la pratique, qui fonde la pratique, mais aussi comment susciter une réflexion détachée de la pratique ? Nous sommes et serons sans doute perpétuellement en réflexion sur ce point crucial de la formation et de sa cohérence.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

5 Exemples d'intégration de la traductologie dans le programme liégeois

Nous présentons ici très brièvement deux méthodes pédagogiques empiriques développées pour intégrer la traductologie dans nos cours de Pratique et théorie de la traduction en master I et II.

Le premier exemple de séquence didactique s'envisage en deux phases. D'abord, on procède à la lecture et discussion de textes traductologiques choisis en fonction de la pertinence des réflexions qu'ils proposent par rapport au texte à traduire parallèlement. Les étudiant.es présentent un ou deux articles, voire un chapitre de livre, en petits groupes de deux à quatre personnes en s'aidant d'un diaporama. Une fois la phase de compréhension et d'interprétation des textes théoriques accomplie, les étudiant.es ont la tâche individuelle de prélever dans ces textes les réflexions et concepts développés qui serviront de fondement à un commentaire de traduction écrit et structuré. Les contraintes sont les suivantes : une citation dûment référencée et une intégration de cette citation à un problème de traduction spécifique. Il s'agit ici d'une traductologie appliquée qui prend en compte tant la pertinence des outils conceptuels choisis pour décrypter une complexité de traduction que la cohérence et l'articulation du commentaire écrit.

Si ce dispositif pédagogique semble en effet intégrer réflexion conceptuelle et technique de traduction, force est de constater que ce processus didactique est parfois malaisé à mener au sein d'une classe de plus de 10 étudiant.es puisqu'il implique une réflexion collective sur un commentaire individuel projeté sur écran. Il est difficile à mettre en place dans un groupe de 20 étudiant.es par exemple, les échanges sont limités et il est impossible de passer en revue autant de commentaires. De plus, cet exercice implique aussi la vigilance intellectuelle de l'enseignant.e, qui bien souvent doit commenter sur le vif un commentaire découvert en même temps que la classe. La subjectivité des remarques est d'autant plus grande qu'elle est immédiate, même si elle s'accompagne, dans le meilleur des cas, des réflexions collectives de la classe. La métaréflexion n'est, quant à elle, envisagée que dans la lecture parallèle d'articles traductologiques présentant des divergences de vue (réflexions par exemple à partir d'articles de Ladmiral et de Hewson en débat sur les concepts sourcier/cibliste[5], de Berman et de Gambier sur la retraduction ou des chapitres sur les procédés de traduction de Vinay et Darbelnet puis de Chuquet et Paillard).

Le second type d'approche didactique s'envisage sur le moyen terme et n'est possible que parce l'enseignante encadre les mêmes étudiant.es pendant trois ans, de la dernière année de bachelier à la dernière année de master. Les étudiant.es doivent rendre un premier dossier de traduction commentée (à partir d'un texte qu'ils choisissent eux-mêmes mais qui doit être validé par l'enseignante) au terme de leur troisième année de bachelier, dans le cadre du cours de traduction générale. Vu que ce cours est principalement pratique, les étudiant.es rendent un commentaire parfois encore

[5] Voir notamment Ladmiral (1986), dans son article « Sourciers et ciblistes » (*Revue d'esthétique* n° 12, 33-42) et Hewson (2004), dans son article « Sourcistes et cibliers » (Michel Ballard et Lance Hewson, *Correct/Incorrect*, Arras, 123-134), et (2007) dans son article « Source, cible, salade » (Nadia D'Amelio, *Au-delà de la lettre et de l'esprit : Pour une redéfinition des concepts de source et de cible*, CIPA, 27-32).

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

très intuitif mais identifient souvent des problèmes pertinents propres au texte choisi. En première année de master, une bonne partie du cours de théorie et pratique est consacrée à ces dossiers. Pour chaque dossier, nous revenons ensemble sur le(s) problème(s) posé(s) par le texte choisi et cherchons ensemble des éléments théoriques qui pourraient nous aider à le(s) résoudre, puis on améliore à la fois la traduction et le commentaire. Au terme de la première année de master, les étudiant.es doivent rendre un second dossier de traduction commentée, à partir d'un second texte, et une bonne partie du cours de théorie et pratique II en deuxième année de master est consacrée à ces nouveaux dossiers, selon les mêmes modalités.

Ce processus comporte certes des inconvénients : il est chronophage (nous consacrons une ou deux séances à chaque dossier, ce qui est donc uniquement possible lorsqu'on a peu d'étudiant.es) et les recherches ne sont pas toujours concluantes (contrairement aux « beaux cas » que l'enseignante sélectionnait comme point de départ auparavant). Les avantages de cette approche sont néanmoins évidents : on part des travaux des étudiant.es, de leurs intérêts et de leurs questionnements, on fait de la recherche ensemble (on contribue ainsi à développer une certaine méthodologie de la recherche, utile pour le travail de fin d'études), on confronte différents points de vue et on s'exerce au débat, qui se détache parfois des enjeux propres au texte de départ pour toucher des enjeux plus fondamentaux, plus abstraits.

Conclusion

Pour conclure, notre expérience au sein de notre jeune filière nous amène à dégager deux enjeux fondamentaux qui articulent en quelque sorte notre réflexion continue sur ce sujet. Les premiers enjeux sont pédagogiques : même si nous pouvons percevoir les vertus de la théorie pour éclairer la pratique (Ladmiral et Ballard), force est de constater que le manque d'entrainement à l'articulation et à la structure d'un raisonnement cohérent abstrait affaiblit la qualité des commentaires de traduction de nos étudiant.es et limite leur réflexion théorique. Les seconds enjeux sont institutionnels et sociétaux : la formation universitaire, particulièrement en faculté de Philosophie et Lettres, se doit de développer des savoirs critiques et une forme de métaréflexion ; cet enseignement vise aussi à former des citoyen.nes critiques (par l'acquisition, mais aussi la remise en question et l'élaboration, de modèles théoriques). Pourra-t-on dès lors parvenir à un juste équilibre entre les pôles technique et théorique sachant que les compétences de traduction qui s'imposent avec le déploiement des nouvelles technologies (ainsi que la recherche connexe) intègrent aussi nos programmes ?

Bibliographie

Ballard, Michel (1995). « Histoire et didactique de la traduction », *Traduction, terminologie, rédaction*, 8 (1), 229-246.

Commission Européenne (2022), *Référentiel de compétences de l'EMT*. https://commission.europa.eu/system/files/2022-11/emt_competence_fwk_2022_en.pdf

Ladmiral, Jean-René (2011). « De la traductologie à la didactique de la traduction », in *Équivalences*, n° 1-2. L'enseignement de la traduction, sous la direction de Christian Balliu. 53-69. https://www.persee.fr/doc/equiv_0751-9532_2011_num_38_1_1361

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281

Ladmiral, Jean-René (2010). « Sur le discours méta-traductif de la traductologie », in *Meta*, n° 55/1, 4-14 https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2010-v55-n1-meta3696/039597ar/

Ladmiral, Jean-René (1994 [1979]). *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard.

Meschonnic, Henri (1999). Poétique du traduire. Paris : Verdier.

PETRA-E (sans date), *Cadre de référence PETRA-E pour l'enseignement et la formation destinés au traducteur littéraire*. https://petra-educationframework.eu/fr/

Conseil général des hautes écoles, *Référentiel de compétences du master en Traduction et interprétation*, 18 novembre 2010, in *Évaluation du cursus TRADUCTION – INTERPRÉTATION en Fédération Wallonie-Bruxelles* (disponible en ligne : http://www.aeqes.be/documents/ATTraductionInterprétation.pdf), 55-56.

Published in : AL-ZAUM, Malek ; MEDHAT-LECOCQ, Héba ; NEGGA, Delombera (dir.), *Former des traducteurs et des interprètes. Des prérequis au marché du travail*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005281, doi : 10.17184/eac.9782813005281